

7. Tristan, Iseut, Merlin...

LE JEUNE HOMME [...] À la dernière année, au dernier pas de la tour, sur la terrasse la plus haute, dans le berceau du vertige, à la hauteur des nuages, à la hauteur des plus hautains oiseaux, à la cime glacée du vent, quand il est parvenu, barbe blanche et visage maigre, il n'a plus de regard. Le roi Tristan ne voit même plus sa main quand il étend le bras. Il sent le vent sur son visage et la grêle parfois. Et tout en bas le bruit des vagues sur les roches, les escaliers profonds du château. Mais il ne voit plus rien des couleurs et des formes du monde. Comment verrait-il la fleur minuscule d'une voile, blanche, noire, percer sur l'horizon ? Alors Iseut lui tient la main et veille et regarde pour lui. Sur son grabat, le roi Tristan, sans cesse, l'interroge : « Iseut ! Iseut ! Vois-tu l'horizon... Vois-tu ? » Et depuis l'aube jusqu'au soir, jusqu'aux étoiles qu'il ignore, le roi Tristan, comme le fou qui ne sait ce qu'il dit, comme le mendiant au portail de l'église, le roi Tristan mendie une réponse.

Voici le dernier jour. Voici la dernière heure. Et le dernier instant. Voici le dernier souffle et ton dernier battement, ô mon cœur ! Voici le dernier pas avant la fin du monde. Voici le dernier jour et le dernier instant. Iseut voit la voile blanche. Elle hésite. Veut-elle qu'il se délivre et passe ou qu'il meure désespéré ? Est-ce en elle jalousie ? ou charité ? Le vent souffle sur eux ses rafales salées. Ta parole est un baume, Iseut, ou un poison. Elle est mort ou guérison. Es-tu son épouse ou sa mort ? Je suis sa mort et son épouse. Je suis son épouse la mort. Je le détruis et le délivre. Iseut ne sait encore ce qu'elle va dire. La couleur de la voile est dans sa seule voix. Déjà la voile noire est sur les yeux du roi. Mais son cœur ? mais son cœur ? Est-ce la voile blanche qu'il attend ? Mon cœur t'embarques-tu pour ton dernier passage ? La voile noire est-elle charité ? Iseut, que vas-tu dire ? Elle jette en l'air un denier, aumône au sort, au vent qui passe. Elle jette en l'air un denier et le rattrape, ferme sur le denier la main, ne rouvre pas la main. Elle ferme les yeux. Elle décide seule. Là-bas grandit la voile blanche et dans le cœur d'Iseut la voile noire, et c'est la nuit. Iseut dit : « Noire ! » Iseut crie : « Noire ! la voile noire. » Tristan soupire ! « Iseut ! Iseut ! Iseut ! amie ! » À la troisième fois, le cœur se rompt et le souffle le quitte. La voile noire emplit tout son esprit. Son cœur se rompt comme un cachet de cire.

Doucement, le glas. Et, voilant toute la scène, un voile noir est tombé. Noir. Nuit. C'est à peine si l'on discerne, en un recoin, le corps inerte de Tristan.

BRANGIEN

La nef aborde au rivage, enfin ! Iseut s'élanche sur la planche et court sur le port, à travers la ville. Pourquoi ces cloches sonnent-elles ? Tristan ! Tristan ! Tristan ! Elle court, elle monte à travers les ruelles. Quelle est cette femme si belle, si folle, qui se hâte vers le château, et qui demande le chemin et n'attend pas qu'on lui réponde ? Quelle est cette femme qui pleure ? Dans une langue d'étrangère, courant, courant, hors d'elle, elle crie, elle demande à ceux qui la regardent : « Pourquoi les cloches sonnent-elles ? » On lui répond : « Tristan est mort. » Elle est déjà trop loin d'eux pour l'entendre. Quelle est cette fille si jeune qui court, et qui s'accroche à la muraille, si pâle, à bout de souffle ? Quelle est cette jeune fille ? Les portes s'ouvrent devant elle. Elle monte au dernier rempart et voit Tristan gisant sur le dallage.

Le glas se multiplie. Et se change en un bruit énorme de cloches sonnantes à la volée. Une lumière blanche, très vive, soudain. Alors surgit, vêtue de blanc, d'hermine, couronnée d'or, lumineuse, enfantine, Iseut. Elle traverse, elle écarte la voile noire.

BRANGIEN *avec la voix d'Iseut, immobile.*

C'est une enfant d'Irlande, sauvage, qui se penche et qui sanglote sur le corps du vieux roi Tristan, les yeux clos. Une princesse, une enfant des landes, qui secoue, folle, sa chevelure, et hurle son chagrin, à Dieu, au ciel de pierre. C'est la jeune princesse de jadis qui comme au premier jour pose sur la bouche, mais morte et glacée, de Tristan, sa bouche au goût de larmes.

Iseut s'est penchée sur Tristan. Elle s'étend sur lui, vivante. Et morte roule à son côté. Une épée d'or les sépare et les unit.

Tintagel, La voile noire

THÉÂTRE COMPLET, Tome I, *Théâtre d'encre*, éditions éoliennes, 2017.



MERLIN, *dans un cercle magique – un simple cercle de craie ? – comme dans une prison de verre. Nous parlant comme au travers d'une vitre : oiseau dans l'hiver, tourné vers le feu qu'il voit luire, au dedans. Et parfois la voix de Merlin se fait presque inaudible : à travers le cristal qui le sépare de nous, elle ne passe plus : Je pouvais dire aux sources d'être pierres, au ruisseau qu'il se dresse comme un arbre. Je disais aux*

nuages : « Venez ! Descendez ! » Ils descendaient les flancs de la colline et broutaient l'herbe. Et les troupeaux des vaches devenaient nuages et s'éloignaient en pleurant sur la mer. Je changeais en nid les orages et les posais à la fourche des chênes. Hélas ! Je n'ai jamais su voir l'ordre divin du monde et cette perfection d'une clochette de muguet dans la lumière de Pâques. Je pouvais dire aux îles de faire voile vers l'abîme. L'avare qui plongeait dans ses coffres ses mains étreignait des vipères. Le pauvre avait la surprise au matin d'une table de neige et de pain tiède. Mais je riais de l'un comme de l'autre. Le vent passant sur le champ d'orge ou de blé le faisait champ d'ortie ou de ronce, si je voulais. Les maisons prenaient feu soudain comme des bougies, pour m'éclairer sur mes chemins de nuit. Les chevaliers luxurieux tombaient dans un sommeil de cristal noir.

Pause

Ô Viviane rousse et couronnée de violettes – couleur de mûre et d'encre écolière, amère enfant ! ô Viviane !

Voix – étranges, rieuses, de jeunes filles, jouant, faisant la ronde.

J'ai préféré l'odeur de ta chevelure à toutes les odeurs de la forêt et le goût de ta bouche d'airielle à tous les fruits des vergers et des bois, à tous les fruits magiques. À toutes les clartés de lune et de soleil, à toutes les aurores, à toutes les étoiles insensées, à toute la sagesse des étoiles, à tout éclat des comètes, j'ai préféré ton visage et tes yeux, ta lumière charnelle. De toi je n'ai rien eu, rien, que la distance et le désir, le véhément amour qui tord le cœur et l'incendie, le brise, et me voici debout dans le tombeau de ton rire et tu n'as pas eu vers ma misère un seul regard, ô Viviane.

UNE VOIX : Ainsi pleurait Merlin dans la forêt de givre.

Le Livre des sept jardins, Le jardin de Merlin

THÉÂTRE COMPLET, Tome I, *Théâtre d'encre*, éditions éoliennes, 2017.

□

PETITE NÉBULEUSE

Changer le hasard de la langue en forme inaltérable et belle.
L'accident en *charme*. L'arbitraire en proverbe.

*

Souvent femme ravie

*

Pantoufle de vair ou de verre ? Pantoufle de rêve. Elle courut à jolis

pas de rêveries sur les mousses et les luzernes du parc et de la prairie, de la forêt. On la cherchait à la lueur des lanternes. Vers luisants, vers luisants, dites-moi où la belle ballerine s'est enfuie ! Elle est en train de descendre. Elle se fait couleur de cendre.

*

Homélie ? Homélie-mélo.

*

Ma tyrannique Annik m'attire.

*

Hermite, ermite. Si vous écrivez hermite, comme le Tarot, c'est le moyen-âge. De même : *médiéval* n'est pas *moyen-âgeux*. *Érémétique* dit autre chose qu'*ermite*. L'*ermite*, on le voit plutôt dans la forêt ; *érémétique* évoque la roche et la solitude. Mais qui se rappelle qu'*ermite* vient d'*eremos* : désert ? Les pères ermites, les Pères du désert : ce n'est pas la même chose.

*

*Et la dernière goutte d'encre
Du poète crie : Encore !
Puis tout se décolore
Et pas même une infime larme
Rouge pour le point
Sur l'i du mot fin.
Un trou crève la page.*

Petite nébuleuse, Tarabuste, 2004.

□

La pluie s'est mise à tomber avec violence. Pourtant, le ciel, au milieu de l'averse, par endroits, par brèches, était d'une splendeur extraordinaire. Il y avait aussi un nuage noir comme on peut en voir dans certaines peintures de Serge. Un nuage comme un sac noir. Sur l'épaule pluvieuse du ciel. Je regardais tout ce paysage comme si je devais ne le revoir jamais et j'étais ébloui par un soleil d'or, un soleil de cuivre, de feu, dans la ruée des pluies. L'orage commençait à sourdre. À Gordes, au pied de la maison, la cascade grondait en cataracte, éclaboussait les roches, torrent. Du haut du chemin qui y mène, nous avons vu l'arc-en-ciel.

Rêver avec Serge Fiorio, précédant *Pour saluer Fiorio* d'André Lombard, La Carde éditeur, 2011.